

En vain

Valentine Petit

3ème prix régional

« A force de conduire comme ça, tu vas finir par te tuer dans un accident de voiture », voici les derniers mots sortis de la bouche de ma soeur que je me suis autorisé à écouter. Était-ce de la susceptibilité ou de la colère, je ne sais pas, au fond de moi je savais que sa parole n'était pas complètement insensée. Je conduisais vite et souvent de manière imprudente. Mais personne n'est réellement prêt à écouter quand quelqu'un nous lance une vérité en pleine figure. C'est sûrement une forme d'autoprotection, ou la démonstration d'un égo particulièrement développé.

Bref, je regarde ma voiture retournée dans le champ labouré. Elle a fait plusieurs tonneaux avant de venir s'écraser contre un arbre. Tous les airbags se sont déclenchés, je vois ces ballons blancs dépasser de l'armature des fenêtres. La carrosserie est complètement rayée et partiellement enfoncée au niveau des portières. Aucune trace de mes rétroviseurs extérieurs. Je me demande combien ça va me coûter de les faire réparer. A quelques mètres de la voiture, j'aperçois ma mallette de boulot, les feuilles qui se trouvaient à l'intérieur commencent à s'envoler à cause de la petite brise automnale. Je pense au fait que lundi matin, au bureau, je vais sûrement devoir écrire à nouveau ce rapport, j'espère que mon collègue comprendra mon retard.

Je laisse échapper un petit rire nerveux. Je viens d'avoir un accident, et la seule chose à laquelle je pense c'est ce rapport dont les feuilles s'envolent dans le champ avant de venir se déposer sur la terre humide. A croire qu'après un événement aussi traumatisant que celui-ci, le cerveau humain n'arrive plus à faire la part des choses et il en perd complètement le sens des priorités.

Je suis perdu au beau milieu de la campagne profonde, là où les routes étroites sont bordées par des champs agricoles. Les roues de ma voiture se sont enlisées dans la terre mouillée qui longe directement le goudron mal entretenu de cette route que je prends régulièrement pour aller chez ma soeur. J'ai beau me concentrer, je ne me souviens plus de la vitesse à laquelle je roulais, c'était bien assez rapide pour que je perde complètement le contrôle de ma voiture. Je ne me souviens pas non plus de la suite, je sais juste que j'ai terminé à l'envers dans l'un des champs du paysan du coin, ma voiture enfoncée contre le seul arbre à des kilomètres à la ronde. Quelle chance...

Je ressens quelque chose d'étrange dans mon bras gauche, je baisse la tête et j'aperçois un énorme morceau de verre enfoncé de quelques centimètres dans ma peau. Je ne suis pas en mesure de dire s'il vient de mon pare-brise ou de la fenêtre passager. Sans trop réfléchir je le tire d'un coup sec et je le laisse tomber au sol, il s'enfonce dans la terre sans se briser davantage.

Je fixe mon bras et je constate avec soulagement que la plaie ouverte ne saigne pas plus que ça, pas du tout même. Tant mieux, ça fera ça de moins à réparer.

J'ignore combien de temps je reste immobile à contempler mon véhicule immobilisé. Je n'appelle pas les secours, je n'appelle pas ma sœur, ni mes parents. Ce sont les sirènes qui viennent interrompre le flux de mes pensées désorganisées. Les pompiers sont les premiers sur les lieux. L'ambulance se gare en plein milieu de la route, trois personnes en sortent, deux d'entre elles se ruent vers la voiture. La scène se déroule sous mes yeux amusés, les voir courir dans la terre labourée me fait doucement sourire, ils vont devoir laver leurs chaussures. Le troisième homme reste près de l'ambulance, il doit certainement appeler du renfort.

Je n'entends pas ce qu'il se dit, les sirènes sont trop fortes, elles assiègent mes oreilles, et je n'ai pas le sentiment qu'elles s'arrêteront de sitôt.

Je devrais peut-être leur parler du morceau de verre que j'ai retiré de mon bras, ou peut-être pas maintenant. Si je ne saigne pas, ce n'est peut-être pas important. Les deux pompiers sont désormais à genoux dans la terre, je sens deux doigts s'enfoncer dans mon cou, c'est presque désagréable.

- Monsieur, vous m'entendez ?

Oui, oui je vous entends madame. Je les sens paniqués et calmes en même temps. C'est sûrement ça qu'on appelle l'adrénaline. C'est peut-être pour ça que je n'ai pas eu mal quand j'ai retiré ce morceau de verre de mon bras. Ils font ce qu'ils ont à faire, c'est eux les professionnels, ils connaissent leur métier. Je les laisse travailler, je tourne la tête vers l'endroit de la route où j'ai perdu le contrôle de ma voiture, c'est bien loin de là où j'ai fini ma course. On peut distinctement retracer la trajectoire de mon véhicule dans la terre, et je me demande comment ça se passe lorsqu'on détruit les terres d'un agriculteur, heureusement qu'il n'y avait aucune plantation. Je me demande bien combien ça va me coûter.

Les pompiers doivent certainement l'ignorer, mais voilà que les gendarmes se joignent à la fête, eux doivent le savoir, c'est certain. Je vais quand même attendre que la pression redescende pour poser les questions administratives. D'ailleurs c'est au tour des gendarmes de courir dans la terre battue. Je suis de nouveau amusé par le manque de charisme notoire de cette course en champ labouré.

Je suis des yeux l'homme en bleu jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur de ma voiture. La vérité vient me frapper de plein fouet, j'en ai presque du mal à respirer. Je suis toujours dans cette voiture. Ma tête est complètement retournée, mes bras sont couchés sur le toit, seule la ceinture de sécurité me retient de chuter. La femme qui prenait de mes nouvelles, tente d'immobiliser mon cou.

Mon corps est toujours dans cette voiture.

Mais pas moi. Je me tiens debout, sur le côté et je me vois, je suis là juste sous mes yeux. Je sens les mains chaudes de cette femme tenir fermement mon cou en attendant que l'on me sorte de là. Je regarde mon bras gauche, le morceau de verre s'y trouve encore. Je le retire à nouveau, je le jette par terre. Toujours aucune goutte de sang. A la seconde où je cligne des yeux, le morceau de verre réapparaît dans mon bras, il disparaît du sol. Je recommence une troisième fois, mais cette fois-ci je le brise pour être sûr qu'il ne puisse pas revenir dans mon bras. Rien n'y fait, le morceau de verre, qu'il soit de mon pare-brise ou de ma fenêtre, revient inévitablement dans mon bras. Je regarde mon corps, mon bras gauche étendu sur le toit, il y a bel et bien ce même morceau de verre planté dans ma peau, j'aperçois même un filet de sang qui s'est créé autour de la plaie. Je crois que je n'ai plus besoin d'en parler aux pompiers, ils le verront d'eux même, ce morceau de verre qui provient soit de mon pare-brise, soit de ma fenêtre.

Les pompiers réussissent à me sortir de la voiture, entre-temps, une autre ambulance est arrivée sur les lieux. Je suis horrifié à la vue de mon propre corps allongé sur ce morceau de plastique. Le morceau de verre est encore dans mon bras, et je crois que ça me dégoûte encore plus. J'ai envie de leur crier de l'enlever, mais je ne suis pas là, je suis muet, invisible, un fantôme à qui l'on offre le spectacle de sa propre mort.

Je suis transporté en vitesse jusqu'à l'ambulance. Je les suis. Je grimpe à l'arrière, je me mets dans un coin d'où je vois parfaitement tout ce qu'il se passe. Je n'ai pas l'air en si mauvais état, pourtant, je ne me réveille pas, je ne dis rien, je ne bouge pas. On place un masque à oxygène sur ma bouche, ma chemise est arrachée, ils collent des sortes de patchs sur ma poitrine. La femme fait défiler une petite lumière devant mes yeux, la lumière m'aveugle momentanément, je cligne des yeux.

- Aucune réponse, le cœur ralentit.

Non, attendez, je l'ai vu cette lumière, je l'ai senti. Je ne peux pas croire ce qu'il se passe sous mes yeux. Je ne suis pas mort, je ne peux pas le croire. L'ambulance s'est mise en route, je sens les secousses des coups de volant. Le bruit des sirènes est encore plus fort, plus rapide, je n'arrive plus à entendre ce qu'ils se disent entre eux.

Ma sœur va être en colère contre moi, c'est certain. Elle m'avait prévenu, elle m'avait dit que je roulais trop vite. Elle va être encore plus en colère quand je lui demanderai de me prêter sa voiture, je dois me faire à l'idée que la mienne est complètement détruite, et je ne sais pas si je pourrais en trouver une nouvelle d'ici lundi.

Je dois à nouveau écrire mon rapport lundi.

Un bip sonore long et aigu interrompt tout. La femme pose ses deux mains sur mon torse nu. Je sens la pression augmenter au niveau de mes côtes, au niveau de mon cœur. Elle commence le massage cardiaque. De manière régulière, je sens mon abdomen s'enfoncer et se relâcher. Je ne suis pas mort, je respire encore.

Il y a encore de l'espoir, je ne peux pas mourir ainsi. Son collègue tient dans ses mains les palettes du défibrillateur, ils les posent sur ma poitrine. La sensation de l'électricité qui vient secouer mon corps est étrange. Je la ressens absolument partout, jusqu'à la pointe de mes cheveux.

Je pose ma main sur ma poitrine, dans l'attente de sentir battre mon cœur. Le pompier recommence le massage cardiaque. Oui, je le sens, à chaque fois que ses mains viennent compresser mon cœur, je le sens pomper. Je ne suis pas mort, je sens mon cœur battre. Je sens à nouveau le froid des palettes posées sur mon corps, une deuxième décharge vient secouer toutes mes terminaisons nerveuses. C'est désagréable, encore plus que la première fois, mais si je l'ai senti, c'est que je ne suis pas mort. Mettez la puissance maximale, je ne peux pas mourir, je dois me racheter une voiture.

Elle recommence le massage cardiaque, avec moins d'intensité, comme si elle se contentait de simplement poser ses mains sur moi. Vas-y, appuie, je t'en supplie, continue. La troisième décharge est moins puissante que les autres. Je suis en colère, pourquoi ne mettent-ils pas la puissance maximale. Qu'ils n'aient pas peur de me faire mal, je veux vivre, je veux respirer de moi-même.

- Puissance maximale.

Oui, je suis prêt, tu peux y aller. Je le vois poser les palettes sur mon torse, encore une fois. Le froid ne me fait plus rien.

- Chargez.

Je peux le faire, je peux survivre, je ne vais pas mourir, non, pas aujourd'hui.

-Dégagez.

Oui, voilà. Je me prépare intérieurement à recevoir la plus grosse décharge que mon corps n'ait jamais ressenti. Rien ne se produit. Il doit y avoir un problème, ils n'ont pas chargé assez fort. Mettez tout ce que vous avez, je peux encaisser. Je dois vivre.

Le pompier tire ma paupière et fait défiler sa petite lampe devant mes yeux. Je ne cligne pas d'un cil, non. Ce n'est pas possible, la lumière ne m'aveugle plus, je ne la ressens plus. Je ne sens pas non plus ses deux doigts s'enfoncer dans mon cou, ni la chaleur, ni la pression. Pourtant je la vois faire, je sais que ses doigts touchent ma peau.

- Pas de pouls, pas de réponse neurologique. Le cœur ne repart plus.

Impossible. Je plaque ma main sur ma poitrine. Mon cœur va repartir, il doit repartir. Rien ne se passe. Je refuse d'y croire, je refuse de mourir. Les pompiers sont soudainement moins turbulents. Plus de massage cardiaque, plus de décharge électrique, plus de masque à oxygène.

Le morceau de verre dans mon bras gauche a disparu. Je ne sais toujours pas s'il provient de ma fenêtre ou de mon pare-brise.

Je me laisse glisser le long de la paroi de l'ambulance, sans quitter des yeux mon corps inerte. Je ne sens plus rien.

Les sirènes s'arrêtent, j'observe les deux secouristes, leurs lèvres bougent mais je n'entends rien de ce qu'ils se disent. Mon corps est recouvert d'un large drap blanc qui enveloppe aussi bien mes orteils que la pointe de mes cheveux. Je ne sens rien du tissu qui glisse sur ma peau.

Quelque chose d'humide vient se frotter l'arrière de mon bras. Je tourne la tête aussitôt, surpris d'être en mesure de sentir quelque chose. Un chien se tient à mes côtés, un labrador noir dont la langue bouge au gré des respirations rapides.

C'est toi qu'ils ont envoyé pour venir me chercher. Je passe ma main sur l'adorable tête poilue. Une chaleur m'envahit. Je ne pensais pas revoir un jour le chien de mon enfance.

Tout est terminé, je suis mort.